

TOMASZ KACZMAREK

Université de Łódź

De la Commune à l'anarchie de Charles Malato : le destin de l'écrivain libertaire

[...] une aurore nouvelle allait illuminer l'horizon, le jour approchait où les salariés, les exploités, les miséreux de tous les pays allaient se rapprocher, s'unir pour prendre possession du monde et en faire la patrie humaine, libre et heureuse.

Charles Malato¹

De nos jours quelque peu oublié par le large public, Charles Malato (1857-1938) jouissait d'une renommée de fervent défenseur et propagateur de l'anarchisme. Publiciste à la verve pamphlétaire, franc-maçon, militant libertaire et auteur de plusieurs ouvrages de prose et de théâtre, l'écrivain semble incarner la figure de l'intellectuel engagé dans les questions sociales². Qu'on pense, entre autres, à son vaudeville *Mariage par la dynamite* (1893), à son drame satirique *Barbapoux* (1900) ou à sa fantaisie irréligieuse *Fin du ciel* (1904), ce dreyfusard et anticlérical invétéré fustige impitoyablement le système capitaliste de l'époque, tout en incitant le public à l'insurrection contre les lois scélérates imposées par la classe la plus aisée. Sous l'emprise du blanquisme et du carbonarisme, Malato combat les injustices non seulement avec sa plume aussi violente que facétieuse, mais aussi en

1 Ch. Malato, *La Grande Grève*, Paris, Librairie des Publications populaires, 1905, p. 508.

2 B. Denis, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, Paris, Seuil, 2000, p. 30-42.

s'engageant dans des manifestations ainsi que dans des soulèvements et grèves. Emprisonné et traqué par le pouvoir justicier, Malato fait de la littérature une des armes pour éradiquer l'ordre inique, cette arme n'étant pas moins blessante qu'une épée ou une bombe. Il est donc judicieux à ce propos d'étudier son texte autobiographique *De la Commune à l'anarchie*, publié par Stock, en 1894, où l'auteur de *L'Homme nouveau*, avec en toile de fond les colonies pénitenciaires, se met à décrire son parcours intellectuel qui, nourri par les lectures et les bouleversements sociaux, le conduit à l'apostolat des idéaux libertaires³. Le livre paraît particulièrement intéressant au moins pour deux raisons principales. Tout d'abord, tout en retraçant son évolution morale et intellectuelle, l'écrivain se focalise sur la naissance de sa vocation littéraire qui tient compte de son engagement révolutionnaire, car elle exprime son désaccord envers l'ordre aussi périmé que pervers et constitue un appel à l'insoumission du peuple. Cette approche n'est pas sans rappeler les conceptions de Jean-Paul Sartre sur les desseins de l'homme de lettres à qui les problèmes politiques ne sont pas indifférents : « L'écrivain "engagé" sait que la parole est action : il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer »⁴. L'étude du texte de Malato permettra ainsi de se pencher sur le destin de l'auteur qui décide délibérément de se servir surtout de sa production dramaturgique afin de faire passer son message, tout en visant à agir sur la sensibilité de l'auditoire. *De la Commune à l'anarchie* nous offre aussi l'avant-goût de l'originalité du style du dramaturge dont, par exemple, « une utilisation féroce du

3 Il serait aussi intéressant d'évoquer à ce propos une autre œuvre semi-autobiographique de notre auteur, *Les Joyeusetés de l'exil* (1897), où, ayant été forcé de s'expatrier pour la deuxième fois (1892-1894), il décrit avec humour la vie des réfugiés à Londres.

4 J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1985, p. 28.

vocabulaire scatologique »⁵ dans *Barbapoux* ébranlera les esprits non avertis. De fait, se rappelant ses mésaventures dans les bagnes en Nouvelle-Calédonie, l'auteur recourt souvent à une langue virulente et impétueuse qui met en exergue les abus des Français dans les anciennes colonies.

Un traumatisme se trouve souvent à l'origine de la vocation contestataire des révolutionnaires : « l'exécution des décembristes pour Herzen et Ogarev, la pendaison de son frère pour Lénine, l'exécution des sergents de La Rochelle pour Blanqui, le fouet des serfs pour Kropotkine »⁶. Dans le cas de Malato, deux événements influent puissamment sur sa vie de jeune écrivain libertaire et plus particulièrement sur sa formation politique : le séjour à l'île des Pins et la rencontre avec Louise Michel (1830-1905). Tout d'abord, c'est l'arrestation et la condamnation de ses parents à la déportation en Nouvelle-Calédonie en 1874. De fait, le père de Charles, Antoine Malato (1823-1909), qui avait déjà participé à la révolution italienne de 1848, n'a pas manqué de s'engager dans la lutte des Communards contre les forces réactionnaires. À l'âge de 17 ans, Charles s'apprête à finir ses études classiques pour se lancer dans la médecine, mais ses projets ambitieux ne pourront pas être poursuivis à cause, en effet, de la proscription des parents qu'il est forcé d'accompagner. Pour un adolescent qui ne comprend pas encore les règles sociales, c'est un épisode marquant qui bouleverse son existence oiseuse. Pendant ce long éloignement de la métropole, le jeune Charles apprend beaucoup de choses sur les journées sanglantes de la Commune de Paris. C'est surtout son père qui

5 J. Ebstein, « Préface à *Barbapoux* », [dans :] J. Ebstein, Ph. Ivernel, M. Surel-Tupin et S. Thomas (dir.), *Au temps de l'anarchie, un théâtre de combat : 1880-1914*, Paris, Séguier/Archimbaud, 2001, tome 1, p. 411.

6 M. Grawitz, *Bakounine biographie*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 98.

tient à initier son fils aux idéaux des communards, tout en l'encourageant à lire, entre autres, le fameux ouvrage de Lissagaray⁷ que Malato admire sincèrement. Et cette Commune quelque peu mythifiée revit lors de la révolte des Kanak de 1887 que Malato soutient ouvertement avec Louise Michel (tous deux se mettront à répertorier les légendes canaques afin de sauvegarder l'héritage culturel des autochtones). La rencontre avec Michel qui prêche ouvertement l'anarchisme⁸ est un événement décisif dans la formation intellectuelle de l'adolescent puisque, dorénavant, il sera conduit directement vers les idées libertaires auxquelles il restera fidèle jusqu'à la fin de ses jours. Il est vrai qu'à l'époque l'écrivain se considère encore comme un « républicain internationaliste », mais, face au pillage des Français, il commence à comprendre en quoi consiste le système capitaliste. Il n'a pas à se plaindre de sa situation : même s'il est fils de bagnards, il jouit des droits d'un colon, mais ressentant de la sympathie et de l'empathie envers les colonisés, le futur écrivain anarchiste finit par s'engager dans une lutte acharnée contre le pouvoir. Sa haine s'accroît après la mort de sa mère dont le tombeau restera à jamais dans ce pays lointain. De prime abord, Malato accuse des proscripteurs, comme s'ils étaient les seuls responsables de ses mésaventures, mais, après réflexions, il se rend compte que c'est le système capitaliste qui mérite d'être blâmé : « Le sentiment, seul, parlait alors en moi ; plus tard, la réflexion et l'étude me firent étendre ma haine des oppresseurs aux institutions, les plus grandes coupables »⁹.

7 P.-O. Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871*, Paris, François Maspero, 1969.

8 L. Michel, *Mémoires de Louise Michel, écrits par elle-même*, Paris, F. Roy Libraire Éditeur, 1886, p. 400-404.

9 Ch. Malato, *De la Commune à l'anarchie*, Paris, P. V. Stock, Éditeur, 1894, p. 200.

De retour en France (1881), Malato s'engage aussitôt dans toutes sortes d'activités subversives. Il travaille comme rédacteur, écrit des articles pour les journaux de sève anarchiste, traduit et compose ses premiers romans-feuilletons. À la suite d'un article intitulé « La lutte » dans les colonnes de *L'Attaque*, il sera condamné avec son confrère Ernest Gégout (1854-1936) à quinze mois de prison (1890-1891), peine qu'ils devaient purger à Sainte-Pélagie. Après les premiers attentats de Ravachol, à partir de mars 1890, afin d'éviter les représailles, Malato trouve refuge à Londres où il revoit Louise Michel. Dès lors, il voyage en Europe, en visitant surtout Bruxelles et le nord de l'Italie, avant de revenir à Paris en 1895, où il sera persécuté par la justice qui le juge comme un élément particulièrement dangereux. C'est à cette époque-là qu'il écrit son autobiographie qui retrace le murissement de l'écrivain vers la cause anarchiste.

L'étude de *De la Commune à l'anarchie*, comme le titre même le suggère, tente de retracer le chemin entrepris par le jeune Charles qui d'un adolescent insouciant deviendra un libertaire invétéré. De fait, en feuilletant ces 303 pages, on apprend comment la déportation en Nouvelle-Calédonie a permis à Malato de prendre conscience des injustices sociales et, par conséquent, de s'insurger contre l'ordre établi. Le texte paraît intéressant non seulement comme témoignage historique, mais aussi comme texte littéraire où le style annonce la verve polémique du futur écrivain et auteur d'inoubliables philippiques contre l'establishment bourgeois. La lecture de l'ouvrage devient ainsi plus attirante puisque l'écrivain recourt, de temps à autre, à un langage décapant, agrémenté d'accents grotesques et ouvertement ironiques. En effet, plutôt que de rendre compte froidement des exactions des colons, l'auteur de *La Révolution chrétienne et révolution sociale* choisit résolument l'humour, qui semble plus propice

à ébranler la sérénité du lecteur. C'est dire que l'engagement de l'auteur ne relègue pas ses talents littéraires au deuxième rang. Ainsi, la préoccupation principale de l'écrivain, pour citer Sartre, « doit être de servir la littérature en lui infusant un sang nouveau, tout autant que de servir la collectivité en essayant de lui donner la littérature qui lui convient »¹⁰.

C'est dans ce contexte qu'il est intéressant de rappeler le passage de la préface d'un ouvrage que Malato signe avec son ami Ernest Gégout. Tout en relatant le séjour des deux anarchistes dans les cellules de la prison, les condamnés sont disposés à témoigner de cette expérience déplaisante qu'ils décident de combattre par le rire : « Captifs, le rire est [...] notre seule arme et... notre seule distraction »¹¹. Loin de s'épargner, Malato entamera 3 ans plus tard dans *De la Commune...* le même plaidoyer ironique où il assène des coups durs aussi bien à ses ennemis qu'à lui-même. Dans un des premiers paragraphes du livre, l'écrivain constate en toute franchise : « Que le lecteur excuse la forme personnelle du récit : si le *moi* devient haïssable lorsqu'il est absorbant et veut tout primer, par contre, il est souvent un gage de sincérité »¹². Tout en s'efforçant à rendre compte le plus fidèlement possible des événements souvent pénibles qui ont marqué sa vie à jamais, Malato ne manque pas de les évoquer d'une manière toujours ironique et farcesque. Pour s'en rendre compte, on pourrait citer un extrait dans lequel, tout en faisant allusion à des motifs bibliques, il dépeint les voyageurs qui ont quitté Brest à bord de la frégate le Var, en partance pour la Nouvelle-Calédonie :

10 J.-P. Sartre, « Présentation des *Temps Modernes* », [dans :] *Idem, Situations. II*, Paris, Gallimard, 1964, p. 30.

11 Ch. Malato, E. Gégout, *Prison fin de siècle. Souvenirs de Pélagie*, Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle. Éditeurs, 1891, p. II.

12 Ch. Malato, *De la Commune à l'anarchie, op. cit.*, p. 2.

Dans cette arche de Noé, que conduisait avec une circonspection exagérée le baron Testu de Balincourt, il y avait tous les échantillons d'animaux à deux pattes : déportés politiques, forçats, — on en prit, le lendemain, trois cents à l'île d'Aix, — fantassins de marine, artilleurs, gendarmes, surveillants militaires, fonctionnaires grands, moyens et petits, émigrants libres, familles allant rejoindre leur chef. De l'arrière, où trônaient le commandant et son état-major, aux cages des prisonniers, en passant par le *vulgum pecus*, dont j'étais, parqué dans la batterie basse, ce navire offrait bien l'image de notre société hiérarchique et autoritaire !¹³

L'auteur a aussi recours à une moquerie sarcastique quand il s'évoque lui-même. En se rappelant les premiers jours de son séjour à l'île des Pins, il n'hésite pas à prendre ses distances avec ce jeune homme flâneur qu'il était. Ceci témoigne sans aucun doute de sa sincérité, mais en même temps l'auteur semble souligner sa conversion intérieure, en voulant créer un contraste entre le Charles-insouciant du début du récit et le Charles-libertaire au bout de sa métamorphose :

Dois-je avouer au chaste lecteur que j'étais mû par le désir d'y rencontrer non des rois ou des ministres mais des popinés ? On n'a pas toujours dix-huit ans et demi, une imagination capricieuse et des besoins physiologiques à satisfaire. Certes, les premières rencontres à Canala m'avaient paru laides, mais j'eusse bien voulu voir à ma place cet imbécile de saint Louis de Gonzague, qui n'était peut-être qu'un eunuque de naissance. Sous ce climat torréfiant, qui embrase le sang dans les veines et fait déborder les sèves, alors que la nature semble incessamment en rut, le moyen pour un adolescent bien constitué de se tenir tranquille !¹⁴

Parfois, Malato ose citer certains de ses gestes dont il n'est certainement pas fier, et, pourtant, il ne redoute pas l'opinion publique : « Âmes sensibles qui me lisez et qui avez peut-être jeté l'anathème à Ravachol pénétrant dans la tombe d'une marquise, accablez-moi : j'ai violé des sépultures et chipé des

¹³ *Ibid.*, p. 2-3.

¹⁴ *Ibid.*, p. 102.

crânes, que je déposais sur mes étagères comme de simples potiches »¹⁵.

À part ces passages ouvertement autocritiques, l'ouvrage se focalise primordialement sur les excès du pouvoir des Européens qui tirent abusivement profit des territoires conquis. À l'instar de Louise Michel¹⁶, Malato se pose la question de la présumée supériorité des blancs qui, face à des « sauvages », ne connaissent ni pitié ni merci. Dès les premières lignes, il dénonce l'influence de la civilisation française qui a décimé de nombreux autochtones¹⁷, tout en visant aussi à éradiquer leurs coutumes. Que les dégâts causés par l'homme blanc soient énormes et préjudiciables, en témoigne ce court passage : « Il ne faut pas s'étonner, si avec une civilisation apportée par les prêtres, les marins, les forçats et l'écume des chevaliers d'industrie, les Canaques, d'anthropophages honnêtes et hospitaliers, sont devenus progressivement fourbes, rapaces, ivrognes et pédérastes »¹⁸. Les aborigènes sont aussi parfois représentés avec un humour incontestable, ce qui ne veut pas dire que l'auteur les considère comme des êtres inférieurs : « Les habitations indigènes n'ont point de portes, ces sauvages communistes ne se volent pas entre eux comme les civilisés »¹⁹. En les dépeignant, l'écrivain ne manque pas d'évoquer l'anthropophagie qui, malgré la présence des Européens, n'a pas complètement disparu des mœurs néo-calédoniennes. De fait, dans certains villages de l'archipel de la Nouvelle-Calédonie, on retrouve, de temps à autre, des paniers remplis de viande humaine cuite et désossée, les instincts ataviques non comprimés se réveillant à leur

15 *Ibid.*, p. 139.

16 C.J. Eichner, *Feminism's Empire*, Ithaca, Cornell University Press, 2022, p. 142-177.

17 Ch. Malato, *De la Commune à l'anarchie*, *op. cit.*, p. 27.

18 *Ibid.*, p. 30.

19 *Ibid.*, p. 134.

guise. Et quand l'auteur anarchiste se penche sur ce phénomène tellement ahurissant pour l'homme blanc, il n'hésite pas, comme d'habitude, à s'exprimer sur une tonalité quelque peu désopilante :

Après tout, on l'a dit bien des fois : le mal est-il plus grand à manger ceux qui sont morts qu'à tuer ceux qui ne veulent pas mourir ? La manière intelligente dont les Canaques préparent le mets cher aux émules de Malakiné, doit du reste, leur faire pardonner cet excès gastronomique. Au lieu de le gâter par des combinaisons suspectes, ils lui conservent son arôme naturel en le faisant simplement cuire au four. Le procédé est des plus simples ; un trou dans le sol est chauffé avec des cailloux rougis, après quoi, on y dépose le corps, découpé en quartiers et coquettement empaqueté dans de larges feuilles de bananier ; puis, on recouvre. Au bout d'une heure ou deux selon la qualité de la viande et l'âge du sujet, on déterre et on sert. Une rosée tout à fait appétissante perle sur le rôti fumant qu'on peut compléter de monceaux d'ignames ou de bananes cuites de la même façon.²⁰

Quant aux spoliateurs des natifs néo-calédoniens, Malato s'en prend vigoureusement aux hommes d'église auxquels il consacre de nombreux passages narquois. Il fustige particulièrement les mœurs des missionnaires qui, tout en prêchant l'amour pour le prochain, n'hésitent pas à s'imposer comme dirigeants sévères prêts à profiter de la crédulité de leurs ouailles. Ce qui paraît le plus bouleversant, et pas seulement aux yeux de Malato, c'est que ceux qui enseignent l'humilité et la soumission ne manquent pas de pécher par orgueil autant que par goinfrerie : « maristes, déjà si influents, devinrent omnipotents ; tout dut se courber devant leur autocratie papelarde »²¹. De fait, parmi les prêtres que Malato a l'occasion de connaître, il tombe souvent sur des individus peu recommandables comme sur celui qui, d'une manière perverse, tentait d'imposer son autorité à ses nouveaux paroissiens :

²⁰ *Ibid.*, p. 198-199.

²¹ *Ibid.*, p. 36.

il ne manquait pas d'envoyer, chaque jour au télégraphe un messager chargé de lui rapporter non verbalement, et pour cause, les indications barométriques et thermométriques. Il s'en prévalait alors pour prophétiser le temps, à l'instar des sorciers et faiseurs d'eau, faisant gober sans peine à ses fidèles émerveillés que cette prescience lui était venue d'en haut. Lorsque j'eus été mis au fait, je vengeai la crédulité populaire surprise, en communiquant à l'astucieux mariste des renseignements météorologiques peu exacts.²²

En lisant de longs fragments consacrés aux ecclésiastiques, on découvre les ressorts du comique qui vont donner naissance à des personnages allégoriques dans son théâtre de contestation sociale. De fait, les traits souvent exagérés avec lesquels il brosse les portraits des bourreaux correspondent à l'esthétique contestataire : « Détail caractéristique, les Pères sont presque tous gras et fleuris, les frères ouvriers maigres et secs : cela doit tenir à la différence des occupations »²³. Cet aspect physiognomique jouera un rôle important dans le théâtre anarchiste où les tortionnaires le plus souvent ventrus et robustes s'imposent face à leurs victimes maigrichonnes et chétives. Et la taille replète est intimement liée à la démesure insolente. Il n'est donc pas étonnant que l'animosité réservée par Malato aux jésuites le conduise souvent à railler toutes sortes de célébrations religieuses auxquelles ceux-ci prennent part sans craindre un comique grossier :

La pieuse cérémonie fut troublée par l'incontinence d'urine d'un chien de forte taille qui avait accompagné son maître jusqu'à la porte du lieu saint, et qui, au moment de l'élévation, s'en fut, le plus naturellement du monde, pisser sur la soutane du révérend père. Cet incident causa quelque tumulte : l'insolent quadrupède fut expulsé ; après quoi, tenant sans doute à donner aux gens de Houaïlou une idée favorable de ses capacités oratoires, le père Vigouroux y alla d'un sermon.²⁴

²² *Ibid.*, p. 214-215.

²³ *Ibid.*, p. 37.

²⁴ *Ibid.*, p. 118.

L'auteur ne manque pas de ridiculiser la conversion des indigènes qui ne pensent pas renoncer à toutes les pratiques habituelles héritées de leurs ancêtres :

La grand'messe s'accomplit selon le cérémonial ordinaire ; les Canaques montraient une grande expérience des divers mouvements de corps qui font partie essentielle du sacrifice divin. Aucun d'eux ne se levait lorsqu'il fallait tomber à genoux ou ne s'asseyait quand l'étiquette religieuse exigeait la station verticale [...]. Ils étaient réellement croyants, fanatisés même, ces pauvres diables dont beaucoup marmottent du latin de cuisine et ignorent complètement la langue de Francisque Sarcey.²⁵

Poignants sont les fragments relatant les derniers jours du bannissement et qui sont consacrés à la lutte du « peuple noir » contre l'opresseur européen. Ces passages sont d'autant plus importants qu'ils portent témoignage du Malato anarchiste, défenseur de l'indépendance des Canaques. Tout en décrivant la situation précaire des aborigènes, l'écrivain note leur rage qui se manifesterait avec violence lors de la révolution de 1878. Suite à la spoliation des terrains, les ravages des bestiaux errants et les intrigues des missionnaires, les autochtones prennent leurs armes et attaquent les forces ennemies. Malato n'hésite pas à rendre compte d'une manière circonstancielle de la brutalité des rebelles, tout en restant compréhensif face à leur fureur. Ainsi, il se rappelle la fin héroïque d'un de ses copains, un certain Bouloupari qui

fut tué ; son surveillant, Clech, courant à son secours, eut les mains et la tête brisées comme il enjambait une balustrade. Madame Clech fut saisie, garrottée avec les draps de son lit et violée, après quoi on lui fendit l'abdomen et coupa les paupières. Ces détails paraîtront affreux : on ne pouvait cependant attendre autre chose de sauvages exaspérés dont on avait pris le pays et méconnu la liberté ; la guerre n'est-elle pas logiquement l'atrocité même ? Tuant sans pitié et poussant l'ironie cruelle au point d'ouvrir le ventre aux femmes qu'ils avaient violées, pour y déposer le cadavre d'un enfant égorgé par

²⁵ *Ibid.*, p. 153.

eux, ou bien encore enfonçant lubriquement une bouteille, pointe en avant, dans des matrices sanglantes, les indigènes néo-calédoniens subissaient les influences ataviques et espéraient, à force d'horreurs, déguster les Blancs de leurs velléités colonisatrices²⁶.

Pourtant, tout au début de l'insurrection, Malato se pose avec amertume la question de savoir s'il doit soutenir les proscrits pour la cause de la liberté ou passer du côté des oppresseurs comme l'ont fait plusieurs forçats français. Les doutes se dissipent aussitôt quand l'écrivain envisage la victoire des insoumis si seulement il y avait chez eux la volonté de transformer la « guerre de race » en « guerre sociale ». Ce soulèvement rappelle, à ses yeux, la Commune de Paris et surtout sa défaite qui se termine dans un véritable bain de sang. L'auteur de *Barbapoux* déplore la vengeance cruelle de l'homme blanc qui, comme les ennemis des communards, décime les insurgés :

Les bourgeois libéraux de Nouméa, affolés, jetaient feu et flammes et parlaient d'atroces représailles ; ils me rappelaient les hommes d'ordre de Paris à l'entrée des Versaillais, ces *honnêtes et modérés* infâmes, dignes de boire du sang dans des crânes : l'être humain est bien vil lorsqu'il a peur !²⁷

En dépit de la débâcle, les convictions anarchistes de Malato ne s'amoindrissent pas. Au contraire, inspiré par cette révolution réprimée, il se consacre cœur et âme à la vulgarisation des idées libertaires qui, d'après lui, permettront un jour de réaliser un ordre social plus juste.

De la Commune à l'anarchie constitue sans nul conteste une source de renseignements historiques qui révèlent certains faits que l'historiographie officielle désirerait passer sous silence. De fait, l'ouvrage apporte beaucoup d'informations sur les bagnes que le gouvernement français s'efforçait de ne pas diffuser sur le sol national. Nous y apprenons beaucoup de choses

²⁶ *Ibid.*, p. 174-175.

²⁷ *Ibid.*, p. 176.

sur les conditions précaires des condamnés ainsi que sur les mœurs des autochtones considérés par les « civilisés » comme des sauvages et traités comme tels. Cette dimension documentaire du texte serait suffisante pour provoquer l'indignation du lecteur : elle exprime clairement les sympathies de l'écrivain pour les pauvres habitants de l'archipel de la Nouvelle-Calédonie qui rappelaient les communards écrasés par les versaillais voraces. Ainsi, en rapportant les abus des colonisateurs dans des territoires dépendants, Malato n'oublie pas le peuple parisien dont le soulèvement de 1871 a été broyé avec une cruauté perverse, la même avec laquelle les officiers français ont réprimé la révolte des Canaques. Dans ce contexte, cet ouvrage particulièrement intéressant nous en dit long aussi sur la naissance de la vocation du jeune écrivain prêt à s'engager dans la lutte sociale ainsi que sur les procédés stylistiques dont il se sert afin de secouer l'apathie des classes les plus fragiles. Tout d'abord, au fil des pages, nous assistons avec notre narrateur-protagoniste à sa propre métamorphose intérieure d'adolescent insouciant à propagateur anarchiste. Inspiré par ses riches lectures, les histoires racontées par ses parents, le garçon commence à rêver d'un système social plus juste et, face aux exactions des colons dont il est témoin, il décide de s'engager dans la lutte pour un meilleur monde. Prompt à combattre au corps-à-corps, l'auteur ne minimise pas l'importance de la littérature qui sera pour lui une arme aussi redoutable qu'une matière explosive. Conscient de sa force, il s'en sert pour lancer ses réflexions souvent subversives : « Écrire ! donner une forme à sa pensée ! Crier bien haut ce qu'on sent, ce qu'on croit vrai, juste, beau ! C'était depuis longtemps mon rêve »²⁸. Qu'il s'agisse d'un article ou d'une pièce de théâtre, l'écrivain

²⁸ *Ibid.*, p. 239-240.

tentera toujours d'attirer l'attention du lecteur et de le convaincre de ses convictions libertaires. Ainsi, Malato semble annoncer le concept camusien d'art qui « est moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes »²⁹. Dès lors, l'écrivain chante la beauté de « l'anarchie absolue »³⁰ auprès des masses qu'il tend à bouleverser et à faire sortir de l'ankylose de la résignation. Et, pour arriver à réaliser ce projet, il doit continuer sa lutte révolutionnaire sans perdre de vue la propagation des idées contestataires à travers l'enseignement et la culture au sens large du mot, car telle est la vocation et l'ultime destin de l'écrivain engagé.

29 A. Camus, « Discours de Suède », [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2008, tome 4, p. 243.

30 Ch. Malato, *Philosophie de l'anarchie (1888-1897)*, Paris, P. V. Stock, 1897, p. 17.

bibliographie

- Camus A., « Discours de Suède », [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2008, tome 4.
- Denis B., *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, Paris, Seuil, 2000.
- Ebstein J., « Préface à Barbapoux », [dans :] J. Ebstein, Ph. Ivernel, M. Surel-Tupin et S. Thomas (dir.), *Au temps de l'anarchie, un théâtre de combat : 1880-1914*, Paris, Séguier/Archimbaud, 2001, tome 1.
- Eichner C.J., *Feminism's Empire*, Ithaca, Cornell University Press, 2022.
- Grawitz M., *Bakounine biographie*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.
- Malato Ch., Gégout E., *Prison fin de siècle. Souvenirs de Pélagie*, Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle Éditeurs, 1891.
- Malato Ch., *De la Commune à l'anarchie*, Paris, P. V. Stock, Éditeur, 1894.
- Malato Ch., *Philosophie de l'anarchie (1888-1897)*, Paris, P. V. Stock, 1897.
- Malato Ch., *Les Joyeusetés de l'exil*, Paris, P. V. Stock, 1897.
- Malato Ch., *La Grande Grève*, Paris, Librairie des Publications populaires, 1905.
- Michel L., *Mémoires de Louise Michel, écrits par elle-même*, Paris, F. Roy Libraire Éditeur, 1886.
- Sartre J.-P., « Présentation des *Temps Modernes* », [dans :] *Idem, Situations, II*, Paris, Gallimard, 1964.
- Sartre J.-P., *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1985.

abstract

From the Commune to Anarchy by Charles Malato: the destiny of the libertarian writer

Charles Malato has gone down in posterity as the author of novels, memoirs and especially plays in which he castigates the excesses of power. Two events are at the origin of the birth of Malato's vocation as an anarchist writer: the condemnation of his parents to banishment in New Caledonia and the meeting of the young Charles with Louise Michel. It is in this context that this article proposes to study the autobiographical text of the French author *From the Commune to Anarchy* which allows us to understand the inner evolution of the somewhat carefree adolescent towards destiny of a revolutionary able to use his pen as a formidable weapon. From then on, the analysis of the text accounts for Malato's political awareness and his subsequent involvement in social issues, as well as highlighting the style of his language, as cruel as it is grotesque, which will upset the fragile minds of the bourgeois. In short, the exploration of the work constitutes a kind of propaedeutic to the subversive work of Malato whose universality attests to its undeniable topicality.

keywords

Charles Malato, Louise Michel, vocation, anarchist writer, the Paris Commune

mots-clés

Charles Malato, Louise Michel, vocation, écrivain anarchiste, la Commune de Paris

tomasz kaczmarek

Tomasz Kaczmarek enseigne la langue et la littérature (italienne et française) à l'Université de Łódź. Thèse sur l'œuvre de Henri-René Lenormand. Habilitation sur le personnage dans le théâtre français face à la tradition de l'expressionnisme européen. Publications sur le théâtre français, italien et polonais dans le contexte des avant-gardes du XX^e siècle.

PUBLICATION INFO			
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681		
	Received : 19.01.2023 Accepted : 02.11.2023 Published : 21.12.2023	VARIA	
ORCID : 0000-0001-6138-5280			
T. Kaczmarek, « De la Commune à l'anarchie de Charles Malato : le destin de l'écrivain libertaire », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2023, nr 36, pp.137-153. DOI : 10.4467/23538953CE.23.035.18975			
www.ejournals.eu/CahiersERTA/			
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).			